

La maison d'Ambroise Thomas : pendant le siège de Paris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La maison d'Ambroise Thomas

PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

Tous les journaux nous ont parlé ces jours-ci de la mort d'Ambroise Thomas, dont les œuvres musicales sont devenues si populaires, notamment *Mignon*, *Hamlet* et le *Songe d'une nuit d'été*. A ce propos, nous pensons qu'on lira avec plaisir la curieuse anecdote suivante que nous retrouvons dans nos papiers.

L'illustre auteur d'*Hamlet* possédait à Argenteuil une riche villa encombrée de bibelots précieux et d'œuvres d'art de premier ordre.

En 1870, à l'approche de l'ennemi, il ne put arriver à temps pour déménager ces trésors. Les Prussiens arrivèrent, Paris fut investi, et pendant le siège M. Ambroise Thomas eut la douleur de savoir sa villa au pouvoir de l'ennemi. Or, voici ce qui s'était passé :

Dès les premiers jours de l'investissement, un jeune officier d'état-major prussien se présentait chez Ambroise Thomas, où, parlant au gardien de la villa :

- A qui cette maison ?
- A M. Ambroise Thomas...
- Ambroise Thomas le compositeur ?
- Oui.

L'officier demeura pensif un instant. Le gardien tremblait, sinon pour lui-même, du moins pour les bibelots sur lesquels il se trouvait chargé de veiller. Mais bientôt le jeune officier, prenant une carte dans un élégant carnet, écrivit sur cette carte quelques mots au crayon, puis il la glissa sous la porte fermée par le compositeur lui-même, le gardien habitant un pavillon indépendant de la villa. Après quoi, sorti sans mot dire, il écrivit à la craie, sur la porte principale, quelques mots en allemand.

Alors, chose étrange, toutes les autres maisons du village furent habitées; celle d'Ambroise Thomas demeura solitaire. Quinze jours se passèrent, la garnison changea; elle fut remplacée par une autre garnison; mais les officiers, attirés devant la villa, s'en éloignèrent après avoir lu sur la porte l'inscription à la craie.

Au grand étonnement du gardien, vingt fois le même fait se représenta. Vingt fois la garnison changea, vingt fois les officiers se présentèrent, et vingt fois ils se retirèrent comme ils étaient venus, après avoir lu la fameuse inscription.

Cela tenait du prodige!

Dès la signature de l'armistice, Ambroise Thomas accourut à Argenteuil, où il s'attendait à trouver sa maison en ruines. Elle était intacte, et sous la porte il trouva la carte d'un officier ennemi, avec ces mots au crayon : « *Neveu de Meyerbeer.* »

FAVEY ET GROGNUZ A YVERDON

XXVI

Favey et Grognuz allèrent immédiatement se placer vers l'entrée des *Montagnes russes*, certains que leurs épouses s'empresseraient de venir à eux sitôt le carrousel arrêté. Mais ils eurent la singulière surprise de les voir rester en voiture pour un second tour.

L'orgue de Barbarie recommença ses criardes et assourdissantes ritournelles, et la lourde machine se remit en mouvement.

— Tiens, s'écrie Grognuz, voilà nos femmes qui se renmodent !...

— Tais-toi !... Pardine oui... Elles sont belles comme le jour !

— Alors, elles se sont remplumées au tout fin par ce Genève... Regarde voir, ces chapeaux !... Et ces manches de robe, qu'on dirait de gros jambons !... T'enlève-t-y pas !

En effet, la toilette de ces dames avait été complètement transformée par les cadeaux de la cousine de Lyon, qui leur avait dit : « Il faut

qu'au retour à la maison vos maris vous trouvent belles; je le veux. »

Elles portaient chacune une robe nuance chauve-souris, avec des manches bouffantes, à la mode du jour; et leurs chapeaux étaient garnis, sur le devant, de grands nœuds de rubans qui se dressaient fièrement vers le ciel.

C'était au point que Favey dit à son beau-frère : « Elles sont dans le cas de ne pas vouloir revenir avecque nous. »

— T'inquiète pas, elles seront toutes contentes de nous retrouver. Je suis sûr qu'elles se sont ennuyées de nous, quand même elles veulent pas qu'il soit dit. Tu ne peux jamais savoir ce que ça pense, les femmes... Ah ! voilà la bastringue qui va s'arrêter. Il faut vite les appeler avant qu'elles repartent : « Elise !... Elise !... en as-tu pas assez, à présent, de ce tourniquage ? » crie Favey. Et vous, belle-sœur, ça vous fait-il pas mal au tieur ?... »

— Pas plus, répond cette dernière, c'est un plaisir, au contraire... On y a déjà été à Genève avec la cousine et des gentils messieurs.

Et l'entourage d'éclater de rire à l'ouïe de ce dialogue à distance.

Enfin, ces dames descendirent, joyeuses, rayonnantes et prêtes à recommencer.

— Adieu, mon vieux, fit Madame Grognuz en allant à son mari et en lui sautant au cou, ça va-t-y toujours ?

— Adieu, Marienne, dit Grognuz, en lui rendant bruyamment ses baisers, te voilà de retour ?

Favey, embrassant aussi sa moitié, lui dit d'un air étonné : « Comme vous êtes belles toutes les deusses !... On n'ose presque pas frayer avecque vous !

Et de redoubler ses baisers.

— A présent, c'est assez, lui dit sa femme, tu me chiffonnes ma robe !...

— Dis donc, fit un loustic, ça ne chauffe pas mal, les vieux.

— Oui, ils s'en repassent à bouche que veux-tu, ajoute un autre.

— Voyons, reprit gaiement madame Favey, voulez-vous être un peu galants ?... Payez-nous encore une tournée et venez avec nous. Allons !

— Que voulez-vous qu'on aille faire sur cette mécanique ? on serait bientôt tout embrelcoqués, répond Grognuz.

— Mais c'est rien du tout, c'est un plaisir au contraire; y vous faudrait voir ces mossieurs de Genève. Ils nous en ont payé des tours !

Favey regarda Grognuz.

Grognuz regarda Favey.

Mais piqués dans leur amour-propre, et voulant faire les jeunes : « Allons-y », dirent-ils. Et, passant le bras autour de la taille de leurs épouses, ils montèrent avec elles le petit escalier.

Les dames sautèrent les premières dans la voiture et rajustèrent presque coquettement leurs chapeaux.

Et nombre de curieux les suivant des yeux avec avidité leur criaient : « Allons, les vieux, en route, et tenez-vous bien ! »

— Ça ne vous regarde pas, vous, là-bas, fit Grognuz; c'est pas vous qui payez le carrousel pour nous, fringants de la ville que vous êtes !

Le mouvement s'accrut et devint bientôt vertigineux.

Ces dames, penchées en arrière sur les coussins, s'y dandinaient avec délices, tandis que leurs maris, se cramponnant des deux mains aux bords de la voiture, ouvraient de grands yeux, jetant à droite et à gauche des regards inquiets.

— Dis donc, fit Grognuz en poussant du coude son beau-frère, vont-ils pas bientôt arrêter ce commerce ?... Ça me donne comme ça des frissons partout, et à toi ?

— Ma foi, je ne comprends pas qu'on puisse aimer ce commerce; ça me soulève l'estoma-

que. Il y a des hauts et des bas, qu'on dirait des moments qu'y a qu'on va s'enfoncer dans la terre !...

Et s'adressant à un employé, un gros et robuste Allemand, qui se tenait debout juché en dehors de la voiture : « C'est assez à présent, nous voulons descendre. »

— Oui, arrêtez, ajoute Grognuz.

Et tout en disant cela, nos deux compagnons se levèrent avec l'intention de sauter à terre.

L'employé, craignant un accident, les repousse sur le banc d'un bras vigoureux en disant : « Restez dranquilles ! »

— Ah ! vous voulez nous traiter comme ça, lui dit Favey, eh bien, rendez-nous notre argent !

— Moi che rends chamois !... Restez tujours dranquilles.

— Voyons, voyons, beau-frère, pas de chicane ici, interrompt madame Grognuz.

— Eh bien, pour vous faire plaisir, belle-sœur, je dirai plus rien... Sans ça ce *tutche* verrait du pays.

Nos deux couples descendirent bientôt des Montagnes russes et allèrent, bras dessus, bras dessous, se restaurer à l'hôtel des *Messageries*, dont Favey et Grognuz n'avaient pas oublié l'excellent Sainsafe.

Puis, gais et contents, tous rentrèrent chez eux par le dernier train. Comme on le pense, ils se racontèrent beaucoup de choses; et les deux beaux-frères assurèrent à leurs épouses qu'ils n'avaient pas voulu visiter l'Exposition d'Yverdon sans elles, témoin les billets qu'ils avaient encore en poche.

C'était donc une agréable partie à faire ensemble.

Ces dames, de fort gaie humeur ce jour-là, et enchantées de leur voyage à Genève, parurent touchées de cette aimable attention.

Tout allait donc pour le mieux, et un quart d'heure avant d'arriver en gare à Echallens, on les entendait chanter en chœur :

J'ai vu les champs de l'Helvétie

Et ses chalets et ses glaciers, etc.

Puis le refrain :

Je vais revoir ma Normandie !

C'est le pays où j'ai reçu le jour.

(A suivre.)

Pour dévisser une vis rouillée. — Pour dévisser une vis prise et rouillée dans le bois, il suffit d'appliquer sur la tête de la résistante un gros tisonnier ou une tige de fer chauffé au rouge. Maintenez la pointe de ce fer rouge en contact avec la tête de vis pendant quelque temps, et puis, écartant le fer rouge, donnez un vigoureux effort de tour-nevis et la récalcitrante obéira.

Nous attirons l'attention sur la représentation donnée ce soir, au Théâtre, par la **Muse lausannoise**, société que notre public a pu apprécier à diverses fois et qui mérite tous ses encouragements. Le programme, très varié, comprend plusieurs morceaux de musique de la *Fanfare lausannoise*, sous la direction de M. Pilet-Haller, et deux jolies comédies.

THÉÂTRE. — Jeudi a été donné, devant un auditoire nombreux et choisi, *Pour la Couronne*, de Coppée, au bénéfice de notre sympathique régisseur général, M. Monin. Impossible de rêver un drame aussi tragiquement humain, aussi vrai que celui-ci. L'auteur nous montre, dans sa langue aussi poétique qu'harmonieuse, le caractère si noble et si viril de ce jeune Constantin Brancovich, tuant son père, qui va devenir traître à sa patrie, pour la sauver des mains des envahisseurs. Les rôles ont été tous fort bien tenus : MM. Monin, Mass et M^{me} Delacroix ont su tout particulièrement conquérir le public, par leur diction pure et leurs accents vraiment pathétiques. Nous espérons bien que M. Scheler ne s'en tiendra pas à cette seule représentation. — Demain, dimanche, **Cabotins**, comédie en 4 actes, de Pailleron. Rideau à 8 heures.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.